

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28 février 2026. ONBASHIRA DIPTYCH (« Skid » & « Thr(o)ugh ») par Damien Jalet et le Ballet du Grand- Théâtre de Genève

Il y a des spectacles qui vous laissent sans voix, le souffle coupé par l'audace et la beauté de ce qui se joue sous vos yeux. La soirée du 28 février 2026 au Théâtre de la Ville a été de celles-là. Damien Jalet, ce chorégraphe belge qui ne cesse de repousser les frontières de la danse, présentait « *Onbashira Diptych* », un diptyque saisissant réunissant « *Skid* » et « *Thr(o)ugh*, interprété avec une virtuosité confondante par le Ballet du Grand Théâtre de Genève.

L'artiste, que nous avons eu tant de fois l'occasion de saluer dans ces mêmes colonnes pour ses collaborations mémorables avec le Grand-Théâtre de Genève, signe ici une œuvre d'une grande puissance. Ces deux pièces puisent leur source dans le rituel ancestral japonais d'*Onbashira*, où des hommes chevauchent d'immenses troncs d'arbres en dévalant les pentes escarpées des montagnes. Un rituel de bravoure et de dépassement de soi dont Jalet s'empare pour nous offrir deux explorations radicalement différentes du danger, de l'équilibre et de la

résilience.

Skid (qui signifie « dérapage » en anglais) s'ouvre sur un dispositif scénographique qui prend immédiatement le spectateur à la gorge : un immense plateau incliné à 34 degrés, véritable défi lancé aux danseurs. Sur cette pente blanche, imaginée avec les plasticiens **Jim Hodges** et **Carlos Marques Da Cruz**, la gravité n'est plus une alliée mais une adversaire constante. Les corps se laissent tomber, glissent, s'effondrent. Les chutes ont la brutalité de la mort, la soudaineté d'un corps qui cède, parfois jusque dans la fosse d'orchestre. Mais peu à peu, une métamorphose s'opère. Face à l'appel du vide, l'instinct collectif surgit. Des alliances se nouent, une cordée humaine se forme. Les danseurs, d'abord vêtus de costumes de ville, endossent des combinaisons noires et deviennent comme des guerriers, presque des samouraïs, inventant des stratégies pour contrer la chute.



Sur la musique électroacoustique de **Christian Fennesz** – un fascinant *remix* des *symphonies* de **Gustav Mahler** – les corps oscillent entre abandon et résistance, accélération et ralentissement. L'immobilité est tout simplement impossible sur ce plan incliné qui transforme chaque mouvement en combat. Et puis vient l'image finale, d'une beauté poignante : un corps nu, fragile, tente de gravir la montagne. Comme sorti d'un cocon, il renaît sous nos yeux, vacille, se redresse et recommence. Dans *Skid*, la chute n'est pas une fin, mais une prise de conscience. En tombant, on apprend à renaître.

Si *Skid* explore le déséquilibre dans la verticalité, *Thr(o)ugh* l'aborde dans l'horizontalité, avec un dispositif encore plus spectaculaire : un cylindre mobile géant qui évoque à la fois le tronc d'arbre du rituel *Onbashira* et un tunnel, un passage entre deux mondes. La création de *Thr(o)ugh* porte une histoire singulière, qui lui confère une profondeur bouleversante. Damien Jalet a été témoin direct des attentats du 13 novembre 2015 à Paris, alors qu'il se trouvait rue de Charonne. Cette expérience traumatique, impossible à mettre en mots, il l'a articulée par le corps, transformant ce vertige en matière chorégraphique. Le cylindre tournant devient alors le lieu de toutes les menaces, où l'immobilité est synonyme de mort. Les danseurs, à la fois mannequins de *crash-test* et figures fantomatiques, se meuvent dans ce chaos, entre contrôle et déraillement.



Les costumes de **Jean-Paul Lespagnard**, qui se déchirent et se brûlent au fil de la pièce, portent les traces physiques de cette expérience intense. Mais jamais le spectacle ne sombre dans le *pathos*. Au contraire, *Thr(o)ugh* célèbre la vie envers et contre tout. Telle une *catharsis*, le chorégraphe apprivoise des images indélébiles pour éclairer d'un jour nouveau le souvenir le plus sombre de sa vie. La fin de la pièce, apaisée, ouvre sur un espace de réconfort où la relation physique aux autres est le seul rempart contre le chaos.

Ce qui frappe d'abord dans ces deux pièces, c'est l'engagement total des danseurs du **Ballet du Grand Théâtre de Genève**. Leur performance est exceptionnelle : ils évoluent sur des dispositifs qui défient l'entendement, risquant à chaque instant la chute ou l'écrasement, et pourtant ils dansent avec une maîtrise et une grâce qui forcent l'admiration. Leur capacité à lutter avec des forces qui les dépassent tout en créant de la beauté est tout simplement renversante.

On retrouve ici la patte de **Damien Jalet**, cet artiste qui,

de *Vessel* à *Planet (wanderer)*, n'a cessé de confronter le mouvement aux éléments, à la nature, aux matières. Mais avec *Onbashira Diptych*, il pousse sa recherche encore plus loin, dans une confrontation directe avec le danger réel. Les spectacles sont des rituels, et les rituels ont une fonction : celle de nous transformer. On ressort de cette soirée K.O., mais régénéré, comme si on avait nous-mêmes traversé l'épreuve et trouvé, au bout du vertige, une forme d'apaisement. Et le chorégraphe belge, une fois de plus, confirme qu'il est bien l'un des chorégraphes les plus audacieux et les plus essentiels de son époque, un alchimiste du mouvement capable de transformer la douleur en beauté, la chute en renaissance.

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28 février 2026 .« ONBASHIRA DIPTYCH Skid » & « Thr(o)ugh » par Damien Jalet et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Gregory Batardon

CRITIQUE, danse. GENEVE, Grand-Théâtre, le 7 mai 2025. « Mirage ». Ballet du Grand-

Théâtre de Genève / Damien Jalet & Kohei Nawa

Avec *Mirage*, présenté au Grand Théâtre de Genève (jusqu'au 11mai), Damien Jalet parachève une trilogie entamée en 2016 avec *Vessel* et prolongée la saison passée par *Planet [wanderer]* ([nous y étions](#)) – deux œuvres déjà marquées par une fascination pour les forces naturelles et leurs métamorphoses. Cette fois, toujours aux côtés du scénographe japonais Kohei Nawa, il plonge le spectateur dans un univers où l'humain se fond, se dissout et renaît au gré des éléments.

La terre : un désert d'ombres et de résonances

Dès l'ouverture, le plateau se transforme en un paysage minéral, modelé par une dune aux contours énigmatiques. Les danseurs, silhouettes fantomatiques, y tracent des chemins tantôt lents, tantôt frénétiques, comme mus par une force tellurique invisible. Leurs pas, scandés par des sons métalliques, résonnent en écho aux compositions électro-orchestrales de **Thomas Bangalter** – des basses profondes qui font vibrer la salle, sans jamais verser dans la brutalité gratuite. L'effet est hypnotique : les corps s'assemblent, se dispersent, tels des nomades égarés dans un mirage. La scène, baignée d'une lumière crépusculaire (signée **Yukiko Yoshimoto**), joue avec les reliefs et les ombres, créant une illusion optique où le réel et le fantasmé se confondent.

L'eau : un ballet organique d'une grâce bouleversante

Puis vient le tableau aquatique, moment d'une poésie rare.

Assis en cercle, les interprètes déploient un langage chorégraphique fluide, leurs torsos et bras ondulant comme des algues sous-marines. Les mains s'ouvrent en corolles, les corps s'enlacent en une slow-motion hypnotique, évoquant la danse des anémones sous la houle. Le brouillard, coulant comme un torrent, achève de noyer la scène dans une atmosphère liquide, presque mystique. Ce passage, d'une beauté à couper le souffle, rappelle la capacité de Jalet à transcender la danse pour toucher à l'universel.

L'air et le feu : une apothéose spectrale

L'ultime partie bascule dans le spirituel. Des duos lascifs, enveloppés d'une pluie de paillettes, évoquent des insectes phosphorescents, tandis que les éclairages sculptent des formes éphémères. Puis, l'image la plus forte : un mille-pattes humain, monstre onirique avançant en une procession cauchemardesque, avant que la scène ne soit engloutie sous un nuage rougeoyant. La disparition finale d'une danseuse, sublimée par un faisceau de lumière ascendant, clôt l'œuvre sur une note de dissolution cosmique.

Une prouesse technique au service du sublime

Si la performance physique semble moins acrobatique que dans *Vessel*, la maîtrise des danseurs – évoluant sur les pentes instables de la dune – reste impressionnante. Kohei Nawa et Yoshimoto signent une scénographie et des lumières d'une précision millimétrée, transformant chaque instant en tableau vivant. *Mirage* confirme **Damien Jalet** comme un alchimiste du mouvement, capable de mêler choc visuel et profondeur métaphysique. Le public, subjugué, réserve une ovation à cette œuvre qui, entre minimalisme et grand spectacle, redéfinit les frontières de la danse contemporaine. Une expérience totale, où le corps n'est plus qu'un vecteur des éléments – et le spectateur, un voyageur émerveillé !

CRITIQUE, danse. GENEVE, Grand-Théâtre, le 7 mai 2025.
« *Mirage* ». Ballet du Grand-Théâtre de Genève / Damien Jalet &
Kohei Nawa. Crédit photographique © Rahi Revzani

VIDEO : Trailer de « *Mirage* » de Damien Jalet et Kohei Nawa au
Grand-Théâtre de Genève.

**GRAND THEATRE DE GENEVE.
MIRAGE, ballet création
mondiale : 6 – 11 mai 2025.
Damien Jalet & Kohei Nawa**

Avec *Mirage*, Damien Jalet propose sa
toute première création pour le Ballet du
Grand Théâtre de Genève dont il est
artiste associé depuis 2022. *Mirage*

constitue également le quatrième chapitre de sa collaboration avec l'artiste visuel japonais Kohei Nawa. Après VESSEL (2016), Mist (2022) et Planet [wanderer] (2021, en 2023 au GTG), le duo explore et questionne la nature en perpétuelle métamorphose du vivant, en fusionnant leurs disciplines respectives et en confrontant le corps humain à différents matériaux.

Leur imaginaire visuel s'inspire du phénomène des mirages et de la fata morgana, ces illusions d'optique liées à des conditions météorologiques spécifiques, provoquées par une déformation de la lumière lorsqu'elle passe à travers des couches d'air de températures différentes, **Damien Jalet** et **Kohei Nawa** dépeignent une humanité à la recherche d'elle-même, errant dans un désert métaphorique.

À travers une série de transformations inspirées de différentes mythologies, de la climatologie, de la botanique, de l'entomologie ainsi que du Hayagawari, une technique du théâtre japonais kabuki dans laquelle les interprètes se transforment soudainement au cours d'une représentation, la pièce épluche les interprètes couche après couche, explorant une variété infinie d'états physiques et émotionnels.

Évoquant tantôt les spectres d'une civilisation au bord d'un puits sec, tantôt traversé par la sensualité et les couleurs éclatantes d'une nature tropicale, Mirage se fait rêve éveillé, fluctuant et mouvant, à l'instar des phénomènes

atmosphériques.

Damien Jalet et Kohei Nawa proposent une quête hallucinatoire, sensuelle, méditative et viscérale de l'essence humaine, au-delà du voile des apparences. Ils captent l'essence même de l'humanité dans le rapport des hommes à la souveraine nature

GRAND THEATRE DE GENEVE : Mirage
Création mondiale pour le Ballet du Grand Théâtre de Genève

Damien Jalet & Kohei Nawa
Création 4 représentations
mar. 6 mai 2025, 20h
mer. 7 mai 2025 – 20h
ven. 9 mai 2025 – 20h
dim. 11 mai 2025 – 15h



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site du Grand Théâtre de Genève :

<https://www.gtg.ch/saison-24-25/mirage/>

Tarifs : dès CHF 17.-

« *La nature agit, l'homme fait* » : Emmanuel Kant

Mirage

Création mondiale pour le Ballet du Grand Théâtre de Genève

DISTRIBUTION

Concept et chorégraphie : Damien Jalet

Concept et scénographie : Kohei Nawa

Musique : Thomas Bangalter

Lumières : Yukiko Yoshimoto

Costumes : Kunihiro Morinaga (Anrealage)

Assistante costumes : Anna Sato

Conseiller à la chorégraphie : Aimilios Arapoglou

Assistante à la chorégraphie : Kehua Li

Assistant à la scénographie : Nikolai Korypaev

Productrice à la création pour Damien Jalet : Jamila Hessaïne

Ballet du Grand Théâtre de Genève

Mirage est une création basée sur le projet Mirage
[transitory], présenté à Fukuoka (Japon) en septembre 2024.

TEASER VIDÉO Mirage

**CRITIQUE, danse. GENEVE,
Grand-Théâtre, le 3 mai 2024.
« OUTSIDER » de Rachid
OURAMDANE par le Ballet du
Grand-Théâtre de Genève
(Création mondiale)**

**Inclassable, le chorégraphe RACHID
OURAMDANE est avant tout un esprit LIBRE.
Et un créateur flamboyant qui est aussi**

très engagé. En témoigne le ballet *OUTSIDER*, donné en création mondiale au Grand-Théâtre de Genève, dans le cadre de sa saison parallèle, « LA PLAGE », lieu de tous les possibles où la culture et le spectacle vivant se vivent sans complexe, sans entrave.



Le principe prend une résonance spécifique et donc emblématique avec *OUTSIDER*, chorégraphie à la fois lyrique et acrobatique, grâce à la présence des quatre *highliners*, ces athlètes-funambules aériens sur leurs fils déployés au dessus de la scène (dans *Evil Nigger*, puis dans *Gay Guerilla*, le nom

des deux pièces chorégraphiques enchaînées, d'après les titres des deux musiques composées – pour quatre piano – par **Julius Eastman**). D'autant mieux lisibles qu'elles impriment, sur un fond blanc, les silhouettes perchées comme en apesanteur, se croisant et/ou se superposant, associées aux danseurs proprement dits en contre-bas ; chacun participe de cette « *nuée d'étourneaux* » (*dixit* Rachid Ouramdane dans le programme de salle) qui construisent et déconstruisent des groupes, suscitant et composent des formes évanescentes, des jaillissement d'essaims imprévus, improbables... comme en un flux improvisé, généré par les rythmiques hypnotiques du compositeur (noir et homosexuel militant) **Julius Eastman**. Et la danse suit ici les possibilités et les surprises que permet la notation musicale, elle-même basique, permettant à chaque interprète de réaliser ses propres choix.

La poétique aérienne de Rachid Ouramdane : Vertige, dépassement, révélation

Même si la musique « minimaliste » de **Julius Eastman** (performeur new yorkais décédé dans la rue, en 1990, après avoir été expulsé de son appartement en plein hiver !) tend à l'abstraction poétique, la chorégraphie de **Rachid Ouramdane** questionne, elle, l'équilibre et la direction du danseur, comme métaphore de l'individu dans la société. L'engagement du spectacle se nourrit de l'identité même du pianiste et compositeur, noir et gay, dont la trajectoire assumée se déploie à travers ses deux œuvres ici retenues : *Evil Nigger* et *Gay Guerilla* (toutes deux composées en 1979), et volets de sa trilogie des *Nigger Series*, réalisées pour quatre pianos.

Confrontés à un espace multidimensionnel où la sensation du vide – et donc du vertige – est pleinement intégrée, les danseurs éprouvent une nouvelle danse qui, comme pour le spectateur, a vocation à révéler des sentiments et des émotions inédites. De quoi se surpasser pour se révéler à soi-même. Cet effet miroir, cette équation (centrale) du dépassement et de l'introspection sont au cœur du travail du bouillonnant chorégraphe, lequel livre à Genève l'un de ses ballets les plus profonds, justes et aboutis – tant du point de vue psychologique, technique, que visuel et esthétique.

On reste saisi par la précision avec laquelle les mouvements sont générés de façon organique, puis se synchronisent et se retrouvent très exactement, soulignant l'équilibre et la structure chorégraphique. Les « habitués » de l'univers de **Rachid Ouramdane** auront remarqué un nouvel élément qui sublime davantage l'éloquence graphique et mobile des figures et des groupes : la précision des gestes. Un approfondissement nouveau qui ajoute au scintillement général.

Au final, l'activité plus extérieure d'**EVIL NIGGER** se déploie sans contraintes, cependant que **GAY GUERILLA**, plus méditatif (conçu comme un commentaire distancié sur le choral *Ein feste Burg ist unser Gott / C'est un rempart que Dieu*), creuse davantage l'effet de lente structuration, pour mieux exprimer ensuite l'élan des pulsions primitives.

Danse totale, méta-sensorielle. Résolument inclassable.
Magistral !

CRITIQUE, danse. GENEVE, Grand-Théâtre, le 3 mai 2024.

« **OUTSIDER** » de Rachid OURAMDANE par le Ballet du Grand-Théâtre de Genève (Création mondiale). Reprises à PARIS, (juin 2024), ROME (sept 2024) puis GRENOBLE (oct 2024).



OUTSIDER, création mondiale.

Chorégraphie : Rachid Ouramdane

Scénographie : Sylvain Giraudeau

Lumières : Stéphane Graillot

Costumes : Gwladys Duthil

Assistante chorégraphe : Mayalen Otondo

Musique : **Julius Eastman**

Intervenants : Hamza Benlabied, Airelle Caen, Clotaire
Fouchereau

Avec **les pianistes de la HEM**, section Musique et mouvement :
Adrián Fernández García

Pilar Huerta Gómez
Lucie Madurell
Luca Moschini
sous la direction de Stéphane Ginsburgh.

Ballet du Grand Théâtre de Genève

Yumi Aizawa
Céline Allain
Jared Brown Adelson Carlos
Anna Cenzuales
Zoé Charpentier Quintin Cianci
Oscar Comesaña Salgueiro
Diana Dias Duarte
Armando Gonzalez Besa
Zoe Hollinshead
Julio León Torres
Mason Kelly
Ricardo Macedo
Emilie Meeus
Léo Merrien
Stefanie Noll
Juan Perez Cardona
Luca Scaduto
Sara Shigenari
Geoffrey Van Dyck
Nahuel Vega
Madeline Wong

Highliners

Daniel Laruelle
Louise Lenoble
Tania Monier
Nathan Paulin

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 27 février 2024. Faun – Noetic / Ballet du Grand-Théâtre de Genève / Sidi Larbi CHERKAOUI.

Nous sommes à Barcelone, dans le magnifique et prestigieux **Gran Teatre del Liceu**, pour la visite exceptionnelle du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** qui propose un programme de deux œuvres de l'actuel directeur de la compagnie, le chorégraphe **Sidi Larbi Cherkaoui**. C'est l'occasion de découvrir **Faun**, pas de deux d'après *L'Après-midi d'un faune* de Nijinsky, ainsi que **Noetic**, un impressionnant ballet qui explore des questions philosophiques, intellectuelles, voire technologiques !

Deux visages contemporains



En première partie, les magnifiques danseurs **Oscar Comesaña Salgueiro** et **Madeline Wong** interprètent **Faun**. Quand Nijinsky crée *L'Après-midi d'un faune* en 1912, au Théâtre du Châtelet à Paris, il veut insister sur le fait que dans la danse, l'important, n'est pas la virtuosité. Fasciné par ce qu'il a pu imaginer de la danse grecque antique d'après des vases et des frises, il conçoit un ballet unique où s'enchaînent des mouvements anguleux sur deux dimensions. Cherkaoui, dans son adaptation contemporaine (commande du Sadler's Wells à Londres), propose un duo où la souplesse et la désinvolture, presque animales, sont largement mises en valeur. Oscar Comesaña Salgueiro ouvre l'œuvre avec des étirements et contorsions superbement exécutées, qui préfigurent la pulsation sensuelle présente pendant tout le ballet. Une tension-relâche constante qui s'accorde brillamment à l'iconique partition de Debussy, entremêlée savamment des extraits musicaux orientalisants de Nitin Sawhney. Madeline

Wong est tout aussi souple et puissante que son binôme masculin. Si le court ballet est indéniablement chargé de tension sexuelle, il se situe loin des clichés érotiques normatifs traditionnellement associés au récit de la nymphe innocente (virginale ?) désirée par le satyre. Ici, les deux personnages paraissent maîtres d'eux-mêmes, et, bien que pas indifférents l'un de l'autre, ils semblent se préoccuper avant tout de leur propre expression mise en mouvement.

Après l'entracte, c'est au corps de ballet d'interpréter l'étonnant **Noetic**. Noétique est un adjectif philosophique qui veut dire « *Qui concerne l'acte de connaissance, la noèse* ». Cet aspect philosophique affirmé du ballet s'accorde magistralement avec le côté très intellectuel et technologique de l'efficace scénographie d'**Antony Gormley**, minimaliste et épurée, et dont le surprenant point central est la présence des lignes droites au sol, faites de bandes de fibre de carbone, qui prennent vie progressivement au cours des 55 minutes de performance et deviennent courbes, cercles, spirales. Ces bandes se métamorphosent grâce aux gestes des danseurs ; elles se transforment parfois en personnage dansant, d'autres fois en sculpture pénétrable, et permettent souvent au groupe d'avoir un point d'ancrage constant ainsi que de représenter une sorte de kaléidoscope vivant, des géométries sacrées palpitantes. Avec les textes poétiques et métaphysiques de **Jason Silva** et **Marko Rodin**, et la musique protéiforme sophistiquée de Szymon Brzóska (y compris l'interprétation d'un plain-chant antiquisant en latin par la soprano portugaise **Ana Vieira Leite**), l'effet sensoriel est saisissant. Dans la danse parfaitement interprétée par le magnifique corps du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** nous remarquons certaines influences chorégraphiques, notamment de Pina Bausch et Trisha Brown, à part le *hip-hop*. Le résultat est très réussi et fort stimulant ! Nous quittons la représentation avec le plaisir d'avoir découvert ces deux superbes pièces du chorégraphe **Sidi Larbi Cherkaoui**, et leur excellente interprétation par les fabuleux danseurs de la

grande maison genevoise !

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 27 février 2024 : Faun / Noetic. Ballet du Grand-Théâtre de Genève / Sidi Larbi CHERKAoui. Musiques de Debussy, Nitin Sawhney et Szymon Brzóska. Photos (c) DR.

VIDEO : Extrait de « Faun » de Sidi Larbi Cherkaoui au Grand-Théâtre de Genève

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève

C'est une question qui nous habite tous, en silence, presque chaque jour : comment garder le

cap quand les repères s'effacent ? Si chacun y répond à sa manière, Sidi Larbi Cherkaoui propose, avec *Ukiyo-e*, une piste résolument collective. Pour sa première création à la tête du Ballet du Grand Théâtre de Genève, le chorégraphe belge puise dans l'esthétique des estampes japonaises, ce fameux « *monde flottant* », pour livrer une œuvre d'une formidable densité. Donnée [deux jours après le spectacle d'ouverture \(« Mycellium » par Christos Papadopoulos](#)) de la 20e Biennale de la Danse de Lyon, la pièce a immédiatement capté notre attention par son ambition autant que par sa maîtrise.

Le plateau dévoile un univers visuel renversant : des structures d'escaliers mouvants, gigantesques et légèrement inquiétants, se déplacent, se segmentent, se recomposent sans fin. Ces architectures instables, qui évoquent tour à tour des échafaudages urbains ou des rêves géométriques, imposent aux interprètes une relation au corps et à l'espace d'une exigence folle. On y voit des danseurs gravir des pentes abruptes, s'y agripper, s'y effondrer ou au contraire s'y élever avec une grâce désarmante : un décor qui est à la fois l'adversaire, le partenaire, le miroir d'un monde où tout bouge, où rien ne se fixe.

Face à ce labyrinthe en perpétuel mouvement, les 22 danseurs du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** déploient une palette gestuelle éblouissante. Le langage chorégraphique de **Sidi Larbi Cherkaoui**, fidèle à sa réputation, mêle avec une fluidité hypnotique des influences multiples – lignes épurées de la danse contemporaine, ondulations du *hip-hop*, rigueur presque martiale des arts martiaux, et cette *organicité* si particulière qui fait sa signature. Chaque corps semble

chercher son équilibre, non pas seul, mais dans le rapport à l'autre : on s'attire, on se retient, on se porte, on se lâche. Cette dynamique de groupe, tantôt solidaire, tantôt chaotique, dessine en creux une réflexion puissante sur ce qui nous relie quand tout nous sépare.



La bande-son, elle, ajoute une couche d'émotion vertigineuse. Les cordes – violon, alto, violoncelle – tissent une trame lyrique et vibrante, tandis que les percussions électroniques et les instruments traditionnels japonais, comme le *shinobue* ou le *kokyū*, injectent une énergie tantôt méditative, tantôt presque tribale. Ce dialogue entre l'acoustique et le numérique, entre l'Orient et l'Occident, entre le souffle et le rythme, colle à la peau des danseurs et amplifie chaque geste. Les lumières, jouant avec subtilité sur les ombres portées et les transparences, achèvent de plonger la salle

dans une atmosphère à la fois fragile et grandiose.

Mais ce qui frappe le plus, au-delà de la prouesse technique, c'est l'incroyable respiration de l'ensemble. La pièce alterne des moments d'une douceur presque contemplative – un corps suspendu dans le vide, un duo d'une lenteur infinie – et des explosions collectives d'une énergie brute, où les 22 interprètes semblent pris dans une fièvre commune. On y sent battre un cœur humain, avec ses abîmes et ses élans, ses doutes et ses sursauts. Le « *monde flottant* » n'est pas ici un refuge nostalgique, mais un terrain d'action : on ne dérive pas, on lutte, on s'adapte, on invente.

En refermant cette soirée, on emporte avec soi une sensation étrange : celle d'avoir assisté à un acte de résistance joyeuse. **Sidi Larbi Cherkaoui** nous rappelle que l'incertitude n'est pas une fatalité, mais une matière à danser. Et avec cette troupe époustouflante de générosité et de précision, il transforme l'angoisse en poésie, le chaos en partition, la chute en élan. ***Ukiyo-e*** est pas un ouvrage qui vous prend, vous bouscule, vous soulève. Et l'on en sort, irrésistiblement, plus vivant...



CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Grégory Batardon

CRITIQUE, festival. BIARRITZ,

32e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022. « Faun » et « Noetic » par **SIDI LARBI CHERKAOUI** et le **Ballet du Grand-Théâtre de Genève**

Le 32e festival « *Le Temps d'aimer la danse* » s'est achevé sur une note d'une magnifique intensité. Pour sa clôture, la fameuse salle biarotte *La Gare du Midi* a eu l'immense privilège d'accueillir le Ballet du Grand Théâtre de Genève, dirigé par le chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui, qui présentait un diptyque saisissant : *Faun* et *Noetic*. Une démonstration éclatante de la puissance et de la singularité de cette compagnie, qui a électrisé un public conquis, venu en nombre pour cet événement chorégraphique.

La soirée s'ouvre sur un duo d'une sensualité primitive, *Faun*. Sidi Larbi Cherkaoui s'empare du mythe immortel de Nijinsky, non pas pour le copier, mais pour le réinventer en profondeur. Fini le simple éveil d'un désir, place à une confrontation animale et viscérale. Les interprètes, portés par la musique envoûtante de Debussy, entremêlée d'incises orientalisantes signées Nitin Sawhney, ne sont plus une nymphe innocente et un satyre en chaleur. Ce sont deux créatures d'égale puissance,

d'une souplesse et d'une désinvolture presque animales, qui dansent l'exploration mutuelle, l'hybridité des corps et des sexes. La chorégraphie, faite de mouvements anguleux et de tensions-relâches, sublime l'aspect archaïque et primitif du récit, loin des clichés érotiques pour offrir une réflexion sur l'identité et la connexion à l'autre. Une performance de haute voltige pour les deux danseurs, d'une technicité époustouflante.



Puis, après ce voyage aux origines du désir, le **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** nous projette dans une dimension vertigineuse avec **Noetic**. Créée en 2014, cette pièce est un « *ballet philosophique* » où la danse devient le langage du cosmos. Face à une scénographie minimaliste d'**Antony Gormley**, faite de longues bandes de fibre de carbone, vingt danseurs en costumes épurés créent un kaléidoscope vivant. Ce qui n'était

qu'une ligne droite se métamorphose, par les gestes des interprètes, en cercles, en spirales, en une gigantesque sphère rappelant les modèles atomiques, nous rappelant que « *tout est dans le flux et que rien n'est droit* » .

Noetic est une expérience sensorielle totale. La musique complexe de **Szymon Brzóska**, mêlée aux percussions japonaises envoûtantes de **Shogo Yoshii** et à la voix monodique de la soprano **Ana Vieira Leite**, crée un univers sonore fascinant. La danse, quant à elle, oscille entre une fluidité organique et une mécanique précise, évoquant tour à tour un banc de poissons, un rouage d'horloge ou les réflexions d'un esprit en ébullition. Le chorégraphe explore notre besoin de contrôler le monde, notre interconnexion avec l'univers, et la connaissance intuitive qui sommeille en nous, le tout porté par un corps de ballet d'une homogénéité et d'une énergie confondantes.

Deux œuvres, deux mondes, un même génie. *Faun* et *Noetic* incarnent à la perfection la vision du nouveau directeur du Ballet de Genève : une danse exigeante, intellectuelle, mais profondément sensorielle et humaine.

CRITIQUE, festival. BIARRITZ, 32e festival « Le Temps d'aimer la Danse » (Gare du Midi), le 18 septembre 2022. « Faun » et « Noetic » par SIDI LARBI CHERKAoui et le Ballet du Grand-Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Olivier Houaix